

The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

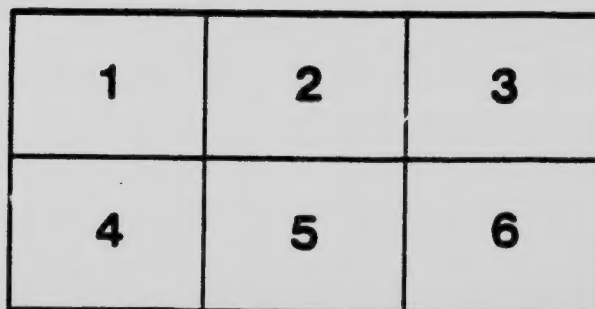
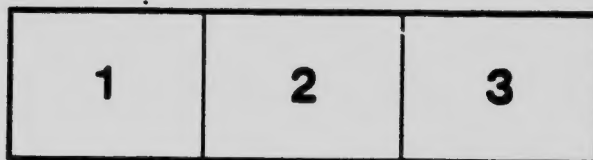
Bibliothèque nationale du Québec

The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche shall contain the symbol ➡ (meaning "CONTINUED"), or the symbol ▼ (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:



L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

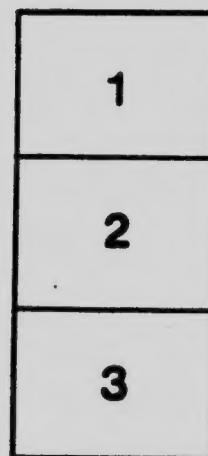
Bibliothèque nationale du Québec

Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole ➡ signifie "A SUIVRE", le symbole ▼ signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.



LES ÉTUDES CLASSIQUES

COMME PRÉPARATION

A L'ÉTUDE DE LA MÉDECINE

Par le Docteur L. E. FORTIN,

Professeur adjoint à l'Université Laval, Médecin à l'Hôtel-Dieu
de Montréal

LES ÉTUDES CLASSIQUES

COMME PRÉPARATION

A L'ÉTUDE DE LA MÉDECINE

Par le Docteur L. E. FORTIER,

Professeur-agrégé à l'Université Laval, Médecin à l'Hôtel-Dieu
de Montréal.

LC
1012
F67
1904

LES ÉTUDES CLASSIQUES COMME PRÉPARATION A L'ÉTUDE DE LA MÉDECINE (1)

Par le Dr L. E. FORTIER,

Professeur-agrégé à l'Université Laval, Médecin de l'Hôtel-Dieu de Montréal,

Entre toutes les questions d'intérêt professionnel, l'une des plus importantes est, sans contredit, celle de la formation intellectuelle des jeunes gens qui se destinent à l'étude de la médecine.

Il n'y a pas à le nier, il se manifeste aujourd'hui dans nos rangs une tendance marquée vers l'abandon des études classiques.

Les humanités et la philosophie, dit-on, sont surannées; elles font perdre un temps précieux et ne donnent aucun résultat pratique. L'on veut leur substituer l'étude plus moderne, paraît-il, des langues vivantes, des mathématiques et des sciences naturelles.

Nous nous présentons ici en champion des études classiques, nous prétendons qu'elles constituent la meilleure méthode de culture intellectuelle.

Les pays où les sciences médicales brillent d'un plus vif éclat sont précisément ceux où les études classiques sont le plus en honneur.

Au premier rang des nations savantes apparaissent la France et l'Allemagne. Les études professionnelles y sont poussées aussi loin qu'il semble possible que l'esprit humain puisse atteindre. C'est à leur formation classique qu'il faut attribuer non seulement l'originalité mais aussi la vigueur de la conception intellectuelle des savants de ces deux pays.

Là, comme ici, l'on a mis en doute la valeur des études classiques. Des réformateurs, partisans d'une éducation, soi-disant plus libérale, en ont demandé l'abolition.

Les gouvernements, plus sages, n'ont pas voulu se prêter à cette œuvre de destruction, mais à côté des cours classiques, basés sur les humanités, ils ont institué les cours scientifiques, où l'on rejette les belles-lettres et la philosophie, pour ne s'occuper que de mathématiques et de sciences naturelles.

(1) Communication au Deuxième Congrès des Médecins de langue française de l'Amérique du Nord, à Montréal, les 28, 29, 30 juin.

Ces écoles datent déjà de plusieurs années et, l'on peut, dès maintenant, juger des résultats qu'elles ont donnés.

En 1899, le Gouvernement français, frappé de l'insuccès continuel des élèves qui fréquentent les lycées de l'enseignement scientifique, institua une commission de trente-trois membres, chargée de faire une enquête sur les causes de cet état de choses. Des témoins appartenant à l'Université, à la presse, au clergé, aux congrégations, au monde politique furent entendus. Au point de vue qui nous occupe, ce que cette enquête contient de plus frappant, c'est la défense des études classiques, non seulement par des lettrés, mais surtout par des hommes de sciences et par des hommes pratiques, commerçants, industriels, agriculteurs.

Des hommes de science d'abord et pas les premiers venus, ceux dont le nom et l'autorité s'imposent à tous, sont venus affirmer qu'une longue expérience leur avait permis de constater que dans les études scientifiques, les jeunes gens qui avaient reçu un solide enseignement classique gréco-latin se montraient toujours bien supérieurs à ceux de leurs rivaux qui en avaient été privés. Nous citerons :

M. Levasseur, membre de l'Institut, professeur au Collège de France, dit :

A St-Louis, qui était surtout un lycée scientifique, particulièrement renommé pour la préparation aux grandes écoles, j'avais établi le système, dit de bifurcation, c'est-à-dire que j'avais divisé les élèves en deux catégories : dans l'une les élèves suivaient le cours de sciences, tandis que dans l'autre l'on faisait un cours classique ordinaire.

Le Ministre de l'Instruction Publique, ayant demandé l'avis des professeurs sur les résultats de la bifurcation, tous les professeurs de sciences, et nous en avons d'excellents, ont été unanimes à dire : " Nos meilleurs élèves ne sont pas ceux de la section des sciences, mais ceux qui ayant fait leurs lettres, jusqu'à la logique inclusivement, sont entrés ensuite en sciences élémentaires. Ils sont d'abord dans les rangs inférieurs parce que leurs camarades ont, sur eux, l'avance de trois années d'acquis scientifique ; mais, peu à peu, ils montent et

ils arrivent à être les plus forts en sciences spéciales; ils y prennent d'ordinaire les premières places." " C'était, continue M. Levasseur, un hommage rendu à la vertu des études classiques pour le développement général de l'intelligence."

M. Joubert, inspecteur général de l'instruction publique: " L'enseignement classique ayant pour base le latin et le grec, est certainement indispensable et il est à souhaiter qu'il soit aussi fort que possible. Nous tous qui avons été longtemps professeurs de sciences, nous sommes d'accord pour reconnaître que les meilleurs élèves qui nous ont passé par les mains avaient été de brillants élèves de lettres."

M. Weil, directeur du Collège Chaptal: " Nous reconnaissons que la valeur éducatrice du latin et du grec est bien supérieure à celle de l'enseignement moderne, et je veux citer un exemple: chaque fois que j'ai eu en mathématiques spéciales des élèves bacheliers ès-lettres, ils ne savaient rien en mathématiques au début, mais au bout de quelques mois, ils apprenaient plus vite que les autres."

Le Prof. Brouardel, l'éminent ancien doyen de la faculté de médecine de Paris, est une autorité dont on ne saurait certes contester le poids en pareille matière: " Lorsque je suis devenu doyen de la faculté de médecine, dit-il, j'ai poussé beaucoup à ce que les licenciés ès-sciences fussent dispensés du baccalauréat ès-lettres et fussent admis à faire leurs études médicales. Il nous est venu près de deux cents licenciés ès-sciences depuis une dizaine d'années. Eh bien, j'ai pu constater que leurs notes d'examens sont très inférieures à celles de la moyenne des élèves (ceux de l'enseignement classique). Ce sont cependant des gens distingués, ayant beaucoup travaillé. De plus, ils n'arrivent pas à l'internat. Pour nous, c'est un critérium important, car beaucoup s'y présentent et peu sont nommés. Je crois bien que les licenciés ès-sciences n'ont pas les méthodes nécessaires pour aborder les études médicales. Au contraire, ceux que nous avons dispensés du baccalauréat ès-sciences, et qui sont licenciés ès-lettres, font des élèves exceptionnellement distingués. Il y a là un résultat très différent de celui qu'on attendrait au premier abord, mais qui est net-

tement accusé. Il semble donc qu'au point de vue médical, le côté observation et le côté maturité aient été plus développés chez ceux-ci que chez les licenciés ès-sciences. Sous ce rapport, la différence est notable. D'ailleurs, la méthode de travail qu'on suit en médecine est toute différente de la méthode dite scientifique: c'est une méthode d'observation; pas un malade ne se ressemble; il faut accumuler notions sur notions, et, à un moment donné, faire la synthèse de tout ce qu'on a observé en détail et sans ordre."

" Les études classiques en elles-mêmes nous paraissent être une excellente discipline pour l'esprit, dit M. Chs Richet, professeur à la faculté de Médecine de Paris. Les mathématiques sont beaucoup plus loin de la médecine que la littérature. Nous en faisons l'épreuve chaque jour aux examens et les licenciés ès-lettres sont de plus brillants élèves que les licenciés ès-sciences. Il n'en sera peut-être pas toujours ainsi et un jour viendra où la médecine sera une science exacte, mais ce jour n'est pas encore venu et l'esprit d'observation, de finesse, le bon sens, le jugement droit sont dans l'art médical des qualités de premier ordre."

Les Allemands ont fondé, sous l'inspiration populaire, les écoles dites " pratiques," où l'on forme les élèves selon les idées nouvelles, en leur enseignant les langues modernes, l'histoire, les mathématiques et les sciences naturelles. Jusqu'à ces dernières années, les élèves de ces institutions étaient admis à l'étude de la médecine, tout comme les élèves des collèges classiques. Or, voici ce que dit le professeur A. W. Hoffmann, recteur de l'Université de Berlin, et, certainement l'un des éducateurs les plus compétents de cette grande institution:

" Tous les efforts que l'on a fait pour donner une formation équivalente à celle que donnent les études classiques ont échoué, soit que l'on ait eu recours aux langues modernes, aux mathématiques ou aux sciences naturelles. Combien de fois n'ai-je pas entendu des jeunes gens, sortis des écoles pratiques, regretter amèrement de ne pas avoir eu l'avantage d'études classiques. L'idéalisme de l'entraînement académi-

que, l'amour désintéressé de la science pour la science, le libre exercice de la pensée existent en autant que l'enseignement préliminaire a une base classique. Enlevez cette base, ces qualités deviennent plus rares. J'ai eu souvent l'occasion de causer de ce sujet, avec des savants qui avaient consacré leur vie aux sciences et aux mathématiques, et tous, sans exception, partagent ces convictions."

Que de savants se sont prononcés dans ce sens sur la valeur de la formation classique. Nommons le père de la chimie agricole, Wolff, Henneberg, Knap, Nobbe, Stohman, Kuhn : tous chimistes de réputation universelle. Liébig, célèbre dans toutes les académies savantes, et dont le laboratoire était une école et une pépinière de chimistes, avait cru lui aussi, à ses débuts, que les études littéraires étaient un ornement de luxe pour des hommes voués à une carrière toute scientifique, et qu'elles pourraient être remplacées par les précoces études de physique et de chimie des écoles professionnelles ; l'expérience pourtant finit par le convertir. "J'ai observé, disait-il plus tard, que les élèves venus des écoles pratiques l'emportaient la première année sur les jeunes humanistes, par une certaine somme de notions positives acquises ; cependant ils étaient rejoints dès la seconde année et, à partir de la troisième, distancés à jamais."

L'on nous cite l'Angleterre, l'on vante ses institutions pratiques, ses écoles scientifiques. Sans doute ce sont ces écoles qui font la force de ses industries, de son commerce, de sa marine.

Mais veut-on savoir ce qu'est l'éducation supérieure en ce pays ? Veut-on savoir comment se forment les classes professionnelles ?

Et je ne sache pas que les hommes politiques, les légistes, les médecins anglais soient inférieurs à leurs confrères d'aucun autre pays.

En 1888, l'École Française des Sciences politiques avait envoyé en Angleterre une commission chargée de s'enquérir comment se forment et où s'instruisent les classes supérieures et moyennes de ce pays ? Quels moyens de préparation ont

été mis à la portée de ses parlementaires, de ses diplomates, de ses philosophes et de ses savants?

D'un rapport très élaboré nous extrayons les quelques passages suivants: " Deux ou trois mille jeunes gens vont chaque année aux universités. Cette élite a conservé plus fidèlement que nous le culte de l'antiquité: elle sait le latin au moins aussi bien et le grec sûrement mieux que nos plus brillants élèves de l'Université. Nous retrouverons plus tard ces esprits très finement cultivés dans les professions, dans l'enseignement, dans les hautes fonctions publiques et même aux Lords et aux Communes."

Pour juger en quel honneur les Universités anglaises tiennent les études classiques comme moyen de haute culture intellectuelle, jetons un coup d'œil sur les péripéties de la lutte qui eut lieu en 1890 entre les partisans et les ennemis du grec.

Depuis longtemps l'on constatait qu'un grand nombre d'élèves, parmi ceux surtout qui se destinaient aux carrières libérales, ne complétaient pas leurs classiques, ou se contentaient de suivre les cours modernes. Au dernier moment, ils apprenaient à la hâte quelques bribes de grec et se présentaient aux examens.

C'est surtout au grec que l'on en voulait; l'on prétendait que son étude était du temps perdu et sans valeur pratique. Le *Times*, de Londres, avait même dit à ce sujet: " Que les Universités ne sont pas les arbitres indispensables de l'éducation anglaise et que si elles refusent de donner l'instruction que réclament les classes moyennes, les classes moyennes se passeront d'elles."

A Oxford, en décembre 1890, l'on institua une enquête, et le Sénat fut invité à voter sur la proposition suivante:

" Ce serait un bien pour l'éducation si le grec cessait d'être obligatoire aux Universités de Cambridge et d'Oxford."

Cette résolution fut repoussée. L'Université désirant maintenir le haut niveau de son éducation intellectuelle et l'expérience ayant démontré que les langues classiques et, en particulier, le grec, sont absolument nécessaires à l'intelligence du passé et par là, du présent même.

L'année suivante, la question était reprise à Cambridge. Par un vote de 525 contre 18, il fut décidé que l'on s'en tiendrait à la formation classique et que le grec continuerait à être matière obligatoire du programme. L'Université ne jugea pas à propos de changer un programme qui depuis des siècles avait formé les intelligences les plus puissantes de la nation.

Lord Macaulay avait émis l'idée ambitieuse de faire gouverner l'Inde par l'élite de la nation. Mais, lui disait-on, où ce trouve-t-elle, cette élite? Elle se trouve à n'en pas douter, répondait-il, dans ces collèges, dans ces universités par où a passé et passe encore chaque année ce qu'il y a de plus distingué dans ce pays.

Et quand on lui objectait que les programmes de ces universités n'offraient aucune garantie, que les fonctionnaires ainsi recrutés n'auraient aucune valeur technique, il répondait : " Des garanties, je n'en sais pas de plus solides que celles d'une forte éducation classique, la plus haute, la plus libérale, la plus accomplie que puisse fournir notre pays. L'expérience l'a démontré : une éducation de ce genre est la meilleure des préparations pour toute profession qui exige l'exercice de hautes facultés intellectuelles.

Le Dr Alexandre Hill, recteur du Downing College, de Cambridge, écrivait dernièrement : " L'on nous affirme qu'un enseignement précoce des sciences est la plus sûre garantie d'un succès certain, que l'on forme ainsi des biologistes compétents, que l'on arrive ainsi à obtenir cette juste corrélation entre le développement des facultés d'observation, la culture de la mémoire et le pouvoir de comparer les faits, d'en tirer des conclusions, et d'y asseoir des hypothèses."

A ces allégations mon expérience oppose un démenti formel.

Les élèves des cours de sciences causent souvent à leurs professeurs les plus cruels déceptions.

Ce sont des élèves qui ont été bourrés de faits scientifiques par des maîtres habiles; et qui en font montre de la manière la plus impressive. Leur érudition est bien des fois extraordinairement précise et étendue. Ils connaissent bien les éléments de la chimie; ils ont entièrement maîtrisé les formules

élémentaires de la physique; ils ont acquis des notions de botanique et de zoologie, mais ils n'ont pas d'entraînement intellectuel.

Que ces élèves aient le malheur de se relâcher dans leur travail ardu, ils seront bien vite dépassés par des élèves plus jeunes sortis des écoles classiques, qui, à leur entrée à l'Université pouvaient à peine distinguer une éprouvette d'un baromètre. L'élève du cours de sciences, tel que formé par nos programmes modernes est un prodige d'érudition; il est difficile à surpasser sur les premières notions de son sujet, mais à mesure qu'il atteint cette région de connaissances, où il faut s'occuper non seulement des faits évidents, mais de la force relative des théories et des arguments, il est comme dans l'impossibilité de s'élever à ces considérations.

Le Duc de Devonshire, dans un discours qu'il prononçait en 1898 devant une chambre de commerce de Londres, ne pouvait s'empêcher de constater les merveilleux progrès de l'Allemagne en matière industrielle; il n'hésitait pas à reconnaître que ce progrès était en grande partie dû à la formation classique de ceux qui dirigeaient ces établissements; il demandait, non pas l'abolition du grec et du latin, mais la dissémination en Angleterre, d'un plus grand nombre de maisons où l'on donnerait une éducation basée sur l'étude des humanités.

Aux États-Unis, depuis quelques années surtout l'on s'occupe beaucoup de cette question d'éducation préliminaire à l'étude de la médecine. A l'une des dernières réunions annuelles de l'Académie Américaine de Médecine, le Dr J. E. Emerson, de Détroit, disait, dans un rapport qui fut adopté à l'unanimité, que la culture préliminaire idéale était l'éducation classique. Il soupirait après le jour où tout étudiant dans un collège de médecine américain serait porteur d'un degré de bachelier. Il basait ses affirmations sur des statistiques recueillies dans les différentes écoles de médecine, ainsi que sur les rapports du Bureau de Santé de l'Illinois.

Le Dr David Starr Jordan, A.M., M.D., président de l'Université de l'Indiana, dans un travail sur l'éducation générale du médecin, donnait en 1893, les statistiques suivantes et les commentait :

" Il y a dans la médecine, moins d'hommes instruits que dans les autres professions; alors que le clergé compte un bachelier sur quatre de ses membres, que le barreau en compte un sur cinq, la profession médicale n'en compte qu'un sur douze. L'on dit que les médecins, en général, ne prennent pas leur part dans les progrès de la science. Si tel est le cas; si nous constatons, d'un autre côté, que la culture générale leur fait défaut, ne devons nous pas voir là une relation de cause à effet? Le remède ne devrait-il pas être d'exiger une meilleure formation de tous ceux qui demandent leur admission à l'étude. Fermer la porte à l'ignorant, à l'homme nul, au paresseux; et réserver l'enseignement de nos écoles de médecine à ceux qui peuvent apporter à leur travail, les instincts, la tradition et la formation classique? " La culture générale du médecin doit avoir été faite au collège.

Les exigences du baccalauréat sont-elles trop considérables? Les statistiques ne permettent pas de soutenir une telle opinion. Le médecin instruit sera toujours l'homme de science; celui dont la formation aura été défectueuse sera l'empirique et le charlatan. Dans toute profession, l'inspiration et l'exemple des hommes instruits sont la meilleure garantie que la génération qui suivra, sera, elle aussi, bien cultivée."

Le Dr J. S. Billings, chirurgien général de l'armée américaine, que sa haute position officielle tenait constamment en rapport avec les médecins des Etats-Unis, écrivait dans le "*Forum*," que si l'on veut avoir des élèves d'une culture convenable, il faut exiger d'eux le degré de bachelier d'une bonne université." Si le jeune homme, ajoute-t-il, n'a pas les moyens d'argent ou de temps nécessaires pour se donner une formation qui lui permette d'étudier la médecine d'une manière sérieuse et avec fruit, il ferait bien mieux de se lancer dans d'autres entreprises, moins intellectuelles, où il serait moins dangereux et plus utile à la société.

Si dans les deux mondes les études classiques sont tenues en aussi grand honneur; si elles sont pour ainsi dire l'apanage des nations les plus éclairées; si les peuples s'accordent à les proclamer le moyen le plus propre à la formation du

caractère et de l'intelligence, pourquoi dans notre pays vouloir les répudier?

Nos institutions, dit-on, se sont laissé distancer de beaucoup par les institutions similaires d'Europe et d'ailleurs, elles ne donnent pas une formation pratique. Les gradués de nos collèges ne sont pas suffisamment préparés pour les luttes de la vie: Les anglais leur sont bien supérieurs.

Nous concédons que dans le haut commerce, dans la finance, dans l'industrie, nous ne pouvons que de loin lutter avec nos compatriotes anglais, parce que nous n'avons pas les écoles techniques suffisantes: c'est même là une des lacunes les plus malheureuses de notre système d'enseignement.

Mais ne déplaçons pas la question; il ne s'agit ici ni de commerce, ni d'industrie, il s'agit des professions libérales.

Nos institutions d'enseignement classique ne sont pas toutes sur le même pied que celles d'Europe, admettons-le.

Nombre d'entre elles ne donnent pas la formation que le peuple est en droit d'exiger! admettons-le encore.

Allons même plus loin, admettons qu'un certain nombre de ces établissements devraient disparaître.

Mais de grâce ne démolissons pas à l'aveugle. Le plus grand nombre n'ont besoin que de réformes.

Chaque année, l'on constate de nouveaux progrès: le professorat devient peu à peu une carrière. Nos programmes sont les mêmes que ceux des collèges européens et je ne crois pas qu'il soit présomptueux d'affirmer que nous sommes à l'aurore du jour où nos institutions classiques, destinées à vivre, seront les rivales de celles du vieux monde.

Et d'ailleurs! ces études si décriées, au profit des études plus pratiques des *high-schools*, nos compatriotes d'origine anglaise se plaisent à en reconnaître la valeur; c'est à elles qu'ils attribuent la force des canadiens-français dans les professions libérales.

Le professeur Grant, recteur du "*Queen's University*," de Kingston, écrivait dans l'ouvrage le plus important peut-être qui ait été publié sur le Canada:

"Les membres canadiens-français du parlement, en consé-

quence probablement de la formation classique qui est la base de leur éducation, sont de beaucoup supérieurs à leurs confrères de langue anglaise par la clarté de leur langage et par la grâce de leur style; même lorsqu'ils parlent en anglais, ces qualités sont remarquables."

Le professeur Adami, dont la réputation est universelle et dont les sympathies ne sauraient être équivoques, disait encore dernièrement, qu'en général, la culture littéraire des jeunes anglais, qui veulent être admis aux professions libérales, laissait quelque peu, souvent même beaucoup à désirer. Ils ont des connaissances: on leur a appris des faits et des dates; mais ce qui fera la faiblesse de leur vie tout entière, c'est qu'on ne leur a pas appris à penser.

La formation latine, disait-il, est un excellent moyen de faire surgir les idées et de développer l'intelligence d'un jeune élève.

Et il ajoutait, avec un esprit d'impartialité qui ne peut que le rehausser dans l'opinion du public instruit:

" Bien qu'il semble être passé dans nos habitudes de décrier l'éducation reçue par nos compatriotes de langue française, nous sommes forcés d'admettre que, sous ce rapport, l'éducation reçue dans les grandes maisons d'éducation françaises de la province est supérieure à celle que reçoivent nos jeunes compatriotes de langue anglaise."

Lord Durham, alors qu'il était gouverneur-général du Canada, dans un rapport au gouvernement impérial, avait déjà, en 1861, admis sans restriction, la supériorité incontestable de notre éducation classique.

Lorsque des hommes d'une telle valeur viennent d'eux mêmes nous décerner ces louanges, nous aurions vraiment mauvaise grâce de ne pas les accepter et surtout de n'en pas tirer la leçon qu'elles comportent.

Cette leçon, la voici: c'est qu'au Canada, comme ailleurs, la préparation la plus efficace, non seulement pour la médecine, mais pour toutes les professions libérales, ce sont de fortes études classiques, basées sur les humanités et la philosophie.

Nous avons prouvé notre thèse par l'expérience des nations savantes; nous aurions pu la prouver tout aussi bien par des considérations théoriques; le temps ne le nous permet pas.

Mais la science n'est pas suffisante pour le médecin, il lui faut encore l'autorité et le prestige: or, ces deux qualités, comment les acquerra-t-il si ce n'est par la supériorité de sa culture intellectuelle et morale. Si cette culture lui manque, s'il ne porte pas dans la supériorité de sa position la supériorité de la culture intellectuelle et morale, il n'est plus pour les hommes avec lesquels il vit qu'un compagnon qu'ils traiteront sans considération ni respect.

Les classes professionnelles ont dans ce pays démocratique le devoir sacré de remplir le rôle qu'exerce la noblesse dans les pays européens. Elles doivent former la classe dirigeante de la nation. Or ce rôle elles ne les rempliront avantageusement qu'en autant qu'elles seront éclairées. "Celui qui lutte sans formation suffisante, disait le Père Lacordaire; celui-là ne sait pas lutter: il reste inférieur à tous les autres. L'intelligence, c'est le gage de la puissance humaine, sans elle, l'homme peut être honorable et utile, il peut être aimé et respecté; il ne sera jamais puissant."

Voulons-nous faire de la profession médicale une classe puissante et respectée, exigeons de ceux qui nous remplaceront demain de fortes études. Gardons nous bien, disait l'honorable M. Chauveau, de restreindre notre enseignement classique et supérieur, auquel nous devons tant de succès. Nos rivaux des autres origines ont fait d'heureux efforts pour faire disparaître la supériorité qu'ils admettent chez nous sur ce point. Ne nous hâtons point de déposer une si belle couronne, parons-là de tous les accessoires utiles que nous voudrons, mais de grâce ne la laissons point tomber du front de notre jeune nation. C'est la culture des lettres qui élève les idées, qui fortifie les plus généreuses dispositions de l'homme; c'est elle, répétons-le, qui, rayonnant de nos collègues, a conservé la distinction et la véritable noblesse des sentiments, et a été l'une des sources les plus vives de la science, du patriotisme et de l'honneur.

